

## Nouveautés

---

Number 111, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56274ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1998). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (111), 4–22.

# Le travail de Marcel Olscamp contribuera à modifier le portrait quelque peu homogène du Ferron nationaliste

## BIOGRAPHIE

### LE FILS DU NOTAIRE

Jacques Ferron 1921-1949

Marcel OLS CAMP

Fides, Saint-Laurent, 1997, 425 p.

Avec *Le fils du notaire*, Marcel Olscamp signe la première biographie consacrée à l'écrivain Jacques Ferron. Couvrant les années de jeunesse, l'ouvrage quitte Ferron au seuil de sa carrière d'écriture. Ce parcours, apparemment bref, permet cependant de faire état d'espaces géographiques, d'expériences et de ruptures très significatifs pour saisir cette figure importante du paysage intellectuel et littéraire du Québec. Pour bien des lecteurs, le travail de Marcel Olscamp contribuera à modifier le portrait quelque peu homogène du Ferron nationaliste, écrivain du pays surtout connu pour son engagement politique et social. Il s'agit toutefois moins de démythifier un homme que de comprendre ses années de formation. C'est d'ailleurs une époque, un milieu social et des mouvements d'idées qui, ainsi, se trouvent indirectement mis en perspective.

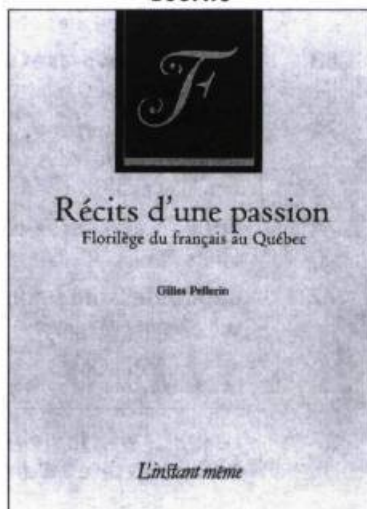
L'écrivain confirmé n'est pas absent de cet ouvrage. D'entrée de jeu, alors qu'il amorce la description de l'histoire familiale, Olscamp signale bien le processus de représentation imaginaire dont le substrat autobiographique sera l'objet dans l'œuvre littéraire ultérieure ; les « falsifications historiques » et les « déplacements biographiques » seront dès lors soulignés et leur signification, interrogée au fil du livre. Les précautions que prend l'auteur n'empêchent pourtant pas un certain malaise méthodologique, du fait que les écrits de Ferron sont tantôt convoqués en tant que textes littéraires (c'est-à-dire comme résultat d'un processus de « fictionnalisation »), tantôt à titre de documents, alors même que leur pouvoir fabulateur a été dégage avec beaucoup d'insistance.

S'adressant aussi bien aux amateurs de biographie littéraire qu'aux « ferroniens » érudits, l'ouvrage de Marcel Olscamp suscitera l'intérêt des uns et des autres. Traversé par l'œuvre

de Ferron, *Le fils du notaire* propose un parcours biographique mais aussi interprétatif. Ce faisant, l'auteur réalise une lecture de la vie et de l'œuvre, laquelle ne devrait pas clore mais bien ouvrir un espace d'interprétation.

Andrée Mercier

## ESSAIS



### RÉCITS D'UNE PASSION

Florilège du français

au Québec

Gilles PELLERIN

L'Instant même, Québec,

1997, 157 p.

(Recherches d'Aurélien Boivin et Kenneth Landry)

Le sous-titre des *Récits d'une passion* de Gilles Pellerin annonce un florilège, ce qui pourrait laisser croire que l'essentiel des propos sur la langue sera tenu par les autres. Or, c'est plutôt à la lecture d'un essai personnel et original que nous sommes conviés. Pellerin livre son propre regard sur le parcours de la langue française au Québec ; mais il alimente sa réflexion à de nombreux textes qui nous sont donnés à lire. Les auteurs convoqués sont fort variés : il s'agit aussi bien de Jules-Paul Tardivel, d'Alexis de Tocqueville, de Rex Desmarchais que de Lord Durham lui-même ! Les écrivains, souvent poètes, témoignent du lien indissociable entre la langue et l'identité : ainsi Roland Giguère, Fernand Dumont et surtout Gaston Miron, auteurs contemporains,

sont à leur tour appelés à la barre pour dire ce qu'ils savent du sujet

À partir de la Conquête, non seulement nous nous inquiétons de la survie du français, mais nous nous demandons aussi depuis ce temps quel français il faut parler. Il est donc question de religion, de politique, de correction linguistique ou de bilinguisme dans le texte de Pellerin comme dans ceux des auteurs qu'il a retenus. On ne saurait pour autant situer l'essai de Pellerin dans la lignée des récents ouvrages de Dor, Laforest, Lamonde ou Bouchard. L'auteur n'emprunte pas la voie de la polémique ; mais il ne se cache pas pour autant derrière la neutralité. Au contraire, il manifeste dans son ouvrage un parti pris évident pour « la langue paternelle », fondement de l'identité. Le titre est d'ailleurs révélateur du projet comme du regard : c'est en amoureux (en passionné) du langage et des mots que se pose l'auteur. C'est la langue qui fait l'humain, doit-on comprendre ; et la nôtre est française.

Gilles Perron

### HISTOIRE DE L'ÉDUCATION AU QUÉBEC

Andrée DUFOUR

Boréal, Montréal, 1997, 124 p.

(Collection « Boréal Express, 17 »)

Au titre de l'année 1998, le gouvernement fédéral a fini par concéder au gouvernement québécois — à la requête de celui-ci — la droit de substituer au caractère confessionnel des commissions scolaires de la Belle Province le critère linguistique. Une telle décision est-elle substantivement fondée ? Et surtout, survient-elle à point nommé ? Loin de nous la prétention d'en discuter la pertinence. Seulement, force est d'admettre que toutes ces interrogations nous propulsent d'emblée — bon gré mal gré — sur la scène atemporelle de la cogitation concernant le système éducatif québécois. Ce débat ne saurait être profond, objectif et constructif sans une connaissance on ne peut plus globale de la situation, depuis sa genèse jusqu'à ses derniers développements. Une lacune que contribuera davantage à combler l'*Histoire de l'éducation au Québec*

# une lecture panoramique très intéressante

d'Andrée Dufour, à l'instar de celle de Richard Leclerc parue en 1989 à compte d'auteur (*Histoire de l'éducation au Québec : des origines à nos jours*), mais qu'elle ne cite pas, paradoxalement. Le titre trahit la volonté de cette enseignante d'histoire, au cégep et à l'université, de proposer une synthèse diachronique du développement du secteur angulaire de l'évolution nationale (économique, politique et culturelle) du Québec, qu'est l'éducation. Elle la définit à la fois comme instruction ou « processus de formation et d'enrichissement de l'esprit » (p. 11) et comme éducation à proprement parler ou « mise en œuvre des moyens de façonner le développement de l'être humain tout entier » (p. 11). La matière de l'ouvrage retrace surtout l'histoire de l'implantation et des transformations de l'école — un lieu obligé d'acquisition du savoir et des valeurs — et de ses différents acteurs (autorités, enseignants, élèves, etc.). C'est ainsi que l'auteur présente d'abord les premières tentatives (infructueuses) de scolarisation des colonies de Nouvelle-France et du Bas-Canada (1635-1836) et l'établissement d'un système scolaire permanent (1836-1875) inspiré du projet Buller et qui consacre la confessionnalisation de l'école. Puis, elle aborde, d'une part, le conservatisme et les innovations en la matière (1875-1923) et, d'autre part, les progrès et les difficultés (1923-1959) qui ont été le lot de longues décennies au cours desquelles le pouvoir clérical avait le monopole de l'éducation. Finalement, elle se penche sur les grandes réformes scolaires (1959-1985) qui ont caractérisé la Révolution tranquille, avant de s'attarder sur les questionnements, les remises en cause et surtout les attentes de la société québécoise d'aujourd'hui, entre autres la réduction du décrochage scolaire chez les jeunes. En fait, ce modeste document fait ressortir la métamorphose progressive du rôle de l'école dans une société qui se construit : d'instrument de classification sociale, elle devient un facteur important de promotion et d'égalité sociales en plus d'être un outil *sine qua non* de modernisation et d'enrichissement collectif. Par ailleurs, à chaque étape de ce parcours éducatif, des

différences observées d'un point de vue confessionnel, linguistique, social et sexué permettent une lecture panoramique très intéressante. En outre, sans sombrer dans le culte du détail, Dufour a également le souci d'illustrer ses propos d'informations statistiques qui sont loin d'entacher la clarté et la concision de cet ouvrage historique que nous recommandons vivement à tous ceux que le devenir du Québec intéresse.

Jean-Denis Côté

## DÉSAVANTAGE NUMÉRIQUE Les francophones de la Ligue Nationale de Hockey

Marc LAVOIE

Vents d'ouest, Hull, 1998, 168 p.  
(Collection « Critiques »)

La LNH exerce-t-elle vraiment une discrimination envers les joueurs québécois ? Le circuit Bettman est-il raciste ? Voilà des questions auxquelles répond le dernier livre de Marc Lavoie *Désavantage numérique. Les francophones de la Ligue Nationale de Hockey*.

Après avoir dénoncé, dans *Avantage numérique. L'argent de la Ligue Nationale de Hockey*, la course aux dollars et le déclin de la technique, Marc Lavoie et son équipe de chercheurs de l'Université d'Ottawa récidivent avec une étude qui ne semble guère avoir plu à leurs confrères anglophones. Les préjugés ne sont pas rares dans la LNH. Les gardiens québécois seraient meilleurs que les gardiens anglophones, les joueurs d'avant du Québec seraient handicapés par leur petit gabarit, les défenseurs québécois seraient moins talentueux que leurs confrères anglophones ou américains, la LHJMQ serait un circuit plus offensif que les autres circuits canadiens de même calibre, etc. Ce sont là autant de mythes que les journalistes véhiculent quotidiennement dans les journaux du pays, suscitant ainsi de nombreux commentaires chez les amateurs et les gérants d'estrade.

Mais voilà aussi des mythes que Lavoie et son équipe prennent un malin plaisir à détruire à l'aide de nombreuses statistiques, de tableaux et de graphiques. Non ! il ne se compte pas plus

de buts dans la LHJMQ que dans les autres circuits de calibre junior. La LHJMQ ne produit pas de meilleurs gardiens de but. Lavoie soutient, preuves à l'appui, que les gardiens québécois ne présentent pas une moyenne de buts alloués inférieure à celle des autres gardiens. Les défenseurs québécois, toujours selon l'auteur, contrairement à ce que plusieurs scribes anglophones veulent faire croire, ne sont pas plus petits ni moins talentueux que les défenseurs anglophones ou européens.

Pourtant, vous rappelez-vous la dernière fois que les équipes de la LNH ont jeté leur dévolu sur une foule de joueurs francophones ? Vous souvenez-vous d'une seule fois où le circuit québécois s'est vidé de tous ses joueurs à la suite d'un repêchage de la LNH ? Ça n'est jamais arrivé, du moins depuis que je suis au monde. J'ai toutefois déjà entendu le président de la LHJMQ, Gilles Courteau, crier au scandale au terme d'un repêchage parce que trop peu de ses protégés avaient été remarqués par des équipes de la LNH.

Je n'ai pas vu jouer Maurice Richard, ni son frère Henri, ni Jean Béliveau, ni Camille Henry. J'ai manqué quelque chose, j'en conviens. Au mieux, j'ai vécu les dernières années de joueurs comme Guy Lafleur, Michael Bossy, Gilbert Perreault ou Marcel Dionne. Ce ne doit pas être pour leurs beaux yeux, ni parce qu'ils s'expriment dans la langue de Molière qu'on les retrouve aujourd'hui au Temple de la Renommée du Hockey.

Marc-André Boivin

## INTÉRIEURS DU NOUVEAU MONDE

Pierre NEPVEU

Boréal, Montréal, 1998, 378 p.  
(Collection « Papiers collés »)

Une  
Amérique  
éprouvée à  
partir d'une  
subjectivité  
fragile...

Les essais de Pierre Nepveu ont toujours quelque chose de très stimulant dans la mesure où l'auteur revisite des lieux connus, voire des lieux communs, qu'il n'hésite pas à déconstruire afin de mettre au jour de nouveaux vecteurs esthétiques et idéologiques.

Après *L'écologie du réel*, paru en 1988, que l'on cite à qui mieux mieux,



voilà qu'*Intérieurs du Nouveau Monde* devrait aussi faire date tant la richesse de la pensée, la sensibilité et l'intelligence de la réflexion sont au rendez-vous. Népveu s'intéresse ici à « l'américanité », terme galvaudé s'il en est, qu'il traque chez des auteurs aussi divers que Marie de

l'Incarnation, Nathaniel Hawthorne, Laure Conan, William Carlos Williams, A. M. Klein, Saint-Denis Garneau, Dany Laferrière et j'en passe tant ils sont nombreux. L'américanité, pour Népveu ne tient pas nécessairement à ces thématiques des grands espaces et de l'errance, de la nature indomptée et des aventures qui s'y vivent, comme si tout cela était porteur d'une quelconque spécificité de l'« Homo Américanus ». L'auteur oppose à cette idée reçue celle « d'une Amérique, non pas embrassée à corps perdu et vécue comme une aventure exaltante et même extatique, mais éprouvée à partir d'une subjectivité fragile, souvent repliée sur elle-même et sur son univers intime ».

Ces leçons sur le fait américain sont exemplaires d'une démarche authentique qui privilégie l'amour de la littérature plutôt que la sélection « naturelle » visant à démontrer quelque thèse pré-construite. Un essai stimulant et que parviendra difficilement à amoindrir l'actualité.

Roger Chamberland

## ÉTUDES

### GERMAINE GUÈVREMONT

#### La tentation autobiographique

Yvan G. LEPAGE

Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1998, 205 p.

(Collection « Œuvres et auteurs »).

Yvan G. Lepage était particulièrement bien placé pour rédiger *Germaine Guèvremont. La tentation autobiographique*. En effet, il a déjà préparé aux Presses de l'Université de Montréal, dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Nouveau Monde », les éditions critiques du *Sur-*

L'espace, considéré comme une « structure signifiante », installe d'un roman à l'autre un parcours amoureux

venant (1989) et de *Marie-Didace* (1996), deux modèles du genre, en plus d'avoir publié plusieurs études importantes sur celle qui a tant chanté le Chenal du Moine et les îles de Sorrel. Premier ouvrage de la nouvelle collection « Œuvres et auteurs »,

dirigée par Robert Major de l'Université d'Ottawa, l'étude de Lepage comporte deux parties d'inégale longueur. Dans la première, qui compte quatre courts chapitres, le professeur de lettres françaises de l'Université d'Ottawa s'intéresse à l'œuvre méconnue de Germaine Guèvremont, dont ses écrits journalistiques, publiés entre 1913 et 1962, et ses contes, parus pour la plupart dans *Paysana* et réunis en recueil en 1942 sous le titre *En pleine terre*. Il faut voir là la première version du *Survenant*. La deuxième partie, nettement plus substantielle, compte six chapitres et est consacrée à l'étude de son chef-d'œuvre et de sa suite, *Marie-Didace*. Les chapitres suivants portent sur la structure et le temps des deux œuvres romanesques, sur l'espace et les personnages et sur l'art (et le style) de la romancière. Le dernier chapitre fait le point (peut-être un peu rapidement) sur la réception de l'œuvre de cette écrivaine de grand talent, aux prises, selon le critique, avec un complexe d'Œdipe jamais résorbé, d'où l'aspect nettement autobiographique de son œuvre, même dans les deux romans qui l'ont révélée et rendue célèbre.

L'étude, bien documentée et fort rigoureuse, est solidement structurée et écrite dans un style soutenu et agréable qui évite le jargon universitaire. Facile d'accès, elle se veut une excellente introduction à l'œuvre de Germaine Guèvremont. Un point faible cependant : les (trop) nombreuses répétitions, d'un chapitre à l'autre. Voilà certes une collection qui saura rendre de précieux services aux professeurs de littérature, aux étudiants et

au public en général, avides d'en savoir davantage sur les classiques de notre littérature.

Aurélien Boivin

### JACQUES POULIN

#### La création d'un espace amoureux

Pierre HÉBERT

Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1997, 205 p.

(Collection « Œuvres et auteurs »)

J'ai lu avec un intérêt constant l'étude de Pierre Hébert, *Jacques Poulin, sous-titrée La création d'un espace amoureux* selon l'idée directrice générale qui la sous-tend et l'anime. Le fait de braquer l'attention sur cette problématique unique, bien que très large, laissera certes des points dans l'ombre, points que l'auteur signale à l'occasion. Dans cette optique, l'analyse des huit romans de Poulin parus de 1967 à 1993 se révèle d'une fécondité remarquable et accorde une place considérable à l'interprétation : la sienne, d'abord originale et même audacieuse par endroits, et celle du lecteur qui voudra bien emprunter la même trajectoire. L'espace, considéré comme une « structure signifiante », installe d'un roman à l'autre un parcours amoureux avec ses hésitations, ses maladresses, ses hauts et ses bas, ses échecs et, enfin, la réussite. Attribuer à *Mon cheval pour un royaume* la fonction importante d'« œuvre fondatrice » (p. 41) me semble par contre dépasser la part d'inconscient de ce premier roman vu comme un « réservoir de sens » (p. 15). L'étude progresse donc

à partir de *Mon cheval pour un royaume* considéré comme « la source » des autres, en passant par des voies diverse (*Jimmy, Le cœur de la baleine bleue et Faites de beaux rêves*), l'enfance, la femme, le jeu, pour rencontrer des entraves dans *Les grandes marées* et *Wolkswagen blues*, et aboutir à une vision totale de l'amour dans *Le vieux chagrin* et *La tournée d'automne*.



# pluie, brume, brouillard, nuit

L'ensemble de l'ouvrage manifeste une très forte cohérence en même temps qu'un ton juste et presque toujours convaincant. Personnellement, je trouve *Faites de beaux rêves* plutôt moyen, tandis que le développement accordé au *Vieux Chagrin* me paraît très mince. D'ailleurs, malgré les dénégations de l'analyste (p. 161), l'espace est plus que jamais, à mon sens, un élément structurant de ce roman.

Malgré le « plan stratégique et assumé » (p. 19) de l'étude, j'aurais élargi le champ de vision de l'espace en insistant davantage sur des éléments spécifiques tels les couleurs, entre autres le bleu omniprésent, la lumière et ce qui la brouille (pluie, brume, brouillard, nuit), la distance et la vitesse, les liens indissociables avec le temps. J'ai été étonné de constater que Hébert n'a pas eu recours à Gilbert Durand et à ses « trajets psychologiques », ni à Jean Weisgerber et à ses « polarités ». Il reste que l'étude de Pierre Hébert révèle un analyste de talent et un connaisseur avisé de l'œuvre de Jacques Poulin, qui nous donne le goût d'aller plus loin.

Gilles Dorion

## NOUVEAUX REGARDS SUR LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS

sous la direction de Betty BEDNARSKI et Irène OORE  
XYZ éditeur et Dalhousie French Studies, Montréal et Halifax, 1998, 203 p.  
(Collection « Documents »)

Dirigés par deux professeurs de l'université Dalhousie de Nouvelle-Écosse, ces dix-sept « nouveaux regards sur le théâtre québécois » couvrent une période d'une soixantaine d'années, d'Yvette Ollivier Mercier-Gouin à Daniel Danis. Mis à part quelques articles qui s'attardent davantage au spectacle — la réception, les femmes et la théorie du jeu, le théâtre de Lepage —, on s'intéresse surtout aux textes dramati-

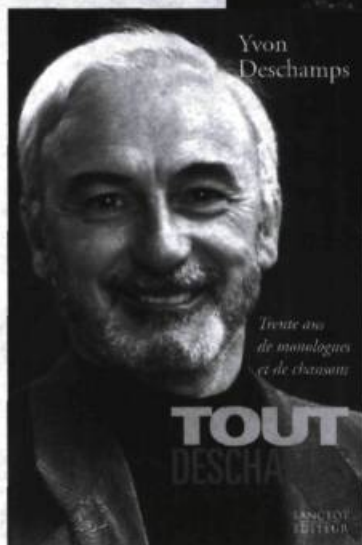
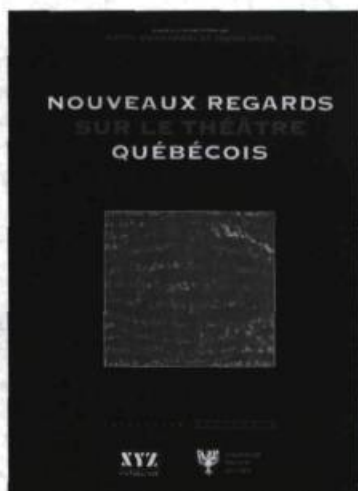
ques d'auteurs anciens et plus ou moins modernes, fort bien établis : Hébert, Ferron, Blais, Tremblay (encore !), *Oublier* de Laberge, *Les Feluettes* de Bouchard... Voilà justement le hic !

Le dramaturge André Ricard, dans le chapitre qui sert d'introduction à l'ouvrage, souligne la difficulté qu'éprouvent les jeunes auteurs à voir leurs pièces jouées sur nos moyennes et grandes scènes. Les uns blâmeront les conditions économiques difficiles qui incitent les directeurs artistiques à rechercher le succès à tout prix et les autres, plus cyniques, leur manque d'audace, de culture et de talent. Mais il semble que l'accessibilité des auteurs plus jeunes ou plus marginaux à certains spécialistes s'avère tout aussi difficile. En effet, on comprend mal comment on peut apporter « une attention neuve sur cette forme d'art vivante qu'est le théâtre » en oubliant des

troupes reconnues internationalement comme Ubu ou Carbone 14, ou des auteurs tels que Normand Chaurette, René-Daniel Dubois, Dominic Champagne et ses compères de *Cabaret neiges noires*, qui se tiennent souvent à l'écart de la tradition québécoise, axée plus ou moins sur la filiation Dubé-Tremblay. Car il faut bien le souligner, le théâtre de Champagne est un tantinet plus en vie que celui d'Hébert, et Chaurette risque de survivre à Laberge qui, de toute façon, n'écrit plus de pièces...

Cependant, il faut souligner deux articles sur le théâtre jeune public de Jasmine Dubé et sur les pièces amérindiennes et « néo-québécoises » qui enrichissent notre dramaturgie sans que la majorité des gens ne s'en rende compte. Toutefois, après ces *Nouveaux regards sur le théâtre québécois* mi-ficelle, mi-raisin essentiellement par leurs choix d'objets d'étude, nous attendons grandement des regards sur le nouveau théâtre québécois.

Louis Fiset



## MONOLOGUES

**TOUT DESCHAMPS**  
**Trente ans de monologues et de chansons**  
Yvon DESCHAMPS  
Lanctôt éditeur, Montréal,  
1998, 542 [1] p.

À l'instar de Marc Favreau et de Clémence DesRochers, Yvon Deschamps a décidé de publier un recueil

# regard occidental sur le Japon

de ses monologues et chansons depuis le début de sa carrière. De *l'Osstidcho à Juste pour rire*, « c'est plus d'une soixantaine de monologues dans leurs versions originales et intégrales [...], une trentaine de chansons, sans compter une vingtaine de textes inédits » (quatrième de couverture) qui sont réunis dans *Tout Deschamps. Trente ans de monologues et de chansons*. Le recueil est divisé en onze parties correspondant aux divers spectacles présentés par Deschamps depuis 1968. En outre, on y retrouve un avant-propos où sont expliqués l'intérêt d'une telle publication et les difficultés de transcrire les monologues de Deschamps sans trahir sa spécificité langagière, une section intitulée « Salutations » où certains membres de la communauté artistique ou des proches rendent hommage au monoguéiste, une chronologie rappelant les moments marquants de la vie de l'auteur (et pas uniquement les

bons !), et, enfin, fait intéressant parce qu'inhabituel, un recensement des divers collaborateurs ayant contribué aux spectacles de Deschamps.

L'un des principaux intérêts du recueil demeure l'insertion, dans la succession des monologues, de courts textes destinés, soit à rappeler le contexte social ou l'événement ayant donné naissance à l'un ou l'autre des monologues, soit à raconter leur réception par le public, soit, enfin, à présenter les réflexions et intentions de l'auteur en regard d'un texte précis. Ne serait-ce que pour la réunion en un seul volume de l'intégrale de l'œuvre de cet incontournable représentant de l'humour québécois qu'est Yvon Deschamps, *Tout Deschamps* est un ouvrage important qu'il faut lire.

Caroline Garand

## NOUVELLES

### TOKYO EXPRESS

Marie-Josée L'HÉRAULT  
Vents d'ouest, Hull, 173 p.  
(Collection « Rafales »)

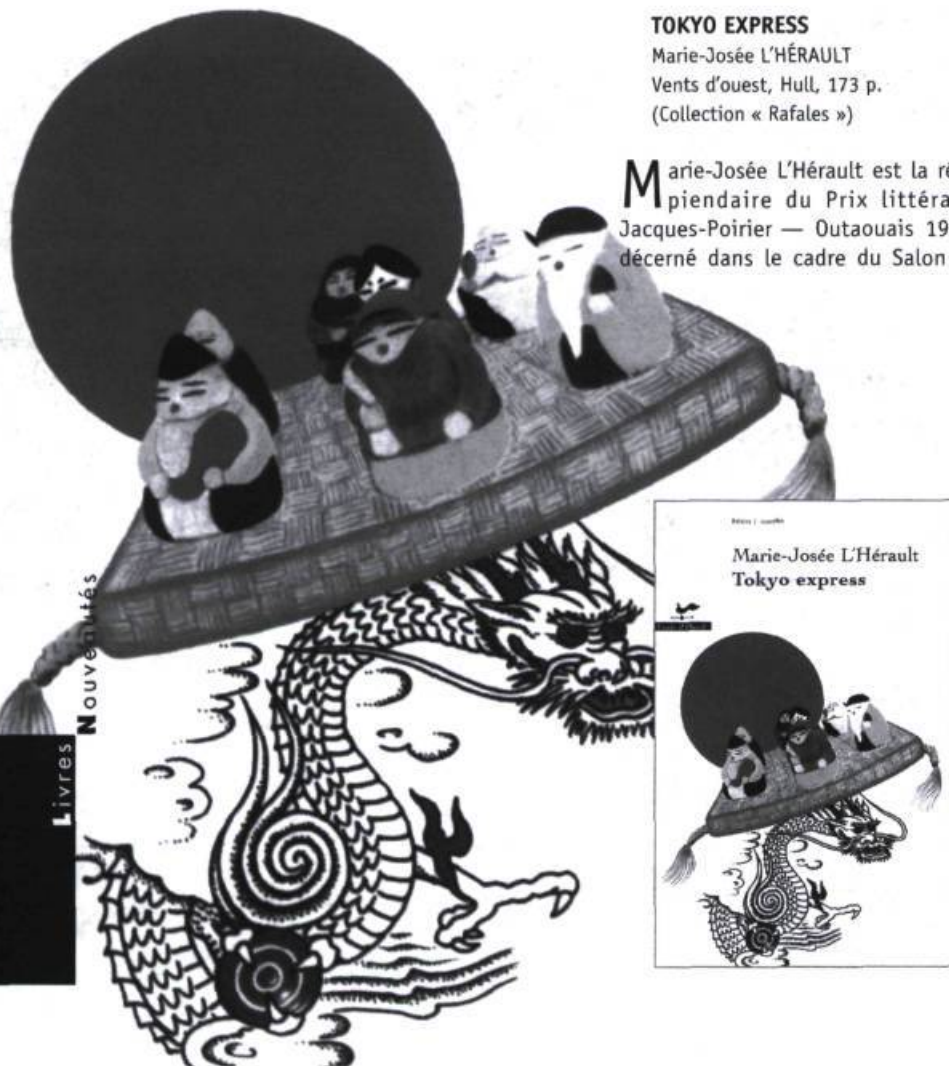
Marie-Josée L'Héault est la récipiendaire du Prix littéraire Jacques-Poirier — Outaouais 1998, décerné dans le cadre du Salon du

livre de l'Outaouais, pour son recueil de nouvelles intitulé *Tokyo express*. Les sept textes que compte cet ouvrage ont pour trame de fond commune le Japon, pays où l'auteure a enseigné l'anglais ; elle en rapporte probablement un lot d'anecdotes, de scènes cocasses et de souvenirs qui ont pu l'inspirer dans l'écriture des nouvelles. À tout le moins son expérience de la vie japonaise n'est pas sans se refléter dans les textes par cette rencontre brutale des cultures occidentale et orientale, qui prend généralement la forme d'un personnage étranger tentant de comprendre et de partager cette culture autre.

Le regard occidental sur le Japon met en relief des différences de divers ordres : l'attitude des passants à la suite d'un accident (le sourire rassurant des Japonais dans « Le rire de Bouddha ») ; les rites funéraires (« Le reportage ») ; le jeu des apparences conjugué au désir des insulaires d'apprendre l'anglais (« Milena »)... La vie à l'américaine, à l'opposé des conceptions orientales, choque presque dans « Le futon », où détonne l'insignifiance des personnages, de leurs valeurs, de leurs activités. Le lecteur est mis en contact avec la spiritualité orientale par de petits gestes, comme l'achat de poupées destinées à exaucer un vœu aux fillettes qui lui dessineront un seul œil, le second venant au moment de la réalisation du souhait (« La daruma »), de même que la coutume voulant qu'en repérant une statue à sa ressemblance, quelqu'un lui donnera une pièce pour qu'elle lui porte chance (« Les statues »).

Le Japon se montre comme un univers autre, tellement différent du nôtre qu'il est quasi impossible d'espérer partager cette culture. À la fois ouvrage ethnologique et recueil d'anecdotes, *Tokyo express* laisse comprendre la difficulté d'aborder la vie à la japonaise tout autant que le simple plaisir de prendre contact avec ces gens cachés derrière leur éternel sourire. Que ce recueil ouvre la voie à une meilleure connaissance de la culture et de la littérature japonaises, trop souvent placées comme de simples antithèses de l'occidentalité.

René Audet



## LA FEMME PARFAITE

Suzanne HARNOIS

Les Éditions Varia, Montréal,  
1997, 139 p.

Suzanne Harnois propose comme première œuvre littéraire un recueil réunissant dix nouvelles homogènes précédées d'un avant-propos permettant d'entrevoir la thématique de l'auteure. Des femmes, contrariées par la monotonie de leur vie conjugale, tentent désespérément d'améliorer leur vie, de s'en tirer dans la déroute de l'amour, de briser le mythe de *la femme parfaite*. Reliées par des thèmes communs (l'amour sous toutes ses formes, la recherche du bonheur, les rêves, mais aussi les rapports homme et femme), les nouvelles mettent en scène des personnages essentiellement réalistes, fréquemment rattachés au milieu familial, et affrontant des situations puisées au sein d'une quotidienneté des plus courantes, qui atteint parfois un paroxysme conduisant dangereusement vers le banal, tombant tout simplement à plat, faute d'enrobage (« Madame cherche jeune loup... », « La tigresse », « Olga »).

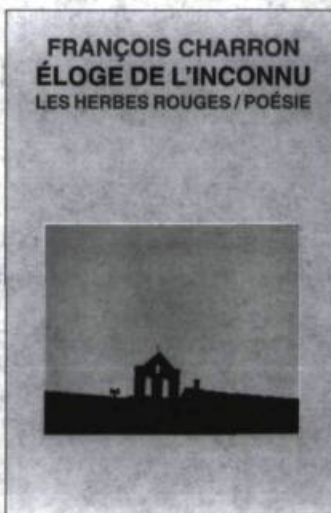
Certaines nouvelles, dont deux à l'eau de rose (« La chasseresse » et « Un séducteur »), mettent en place toute une série de clichés : « Sophie ferma les yeux, elle se sentait faible, la tête lui tournait. Elle comprit que, pour la première fois de sa vie, le rêve était devenu réalité. Un homme ordinaire s'était métamorphosé en prince, et il lui offrait l'amour, la sécurité et un château dans la forêt » (p. 58). La

# dans la déroute de l'amour



narration met l'accent sur des éléments superflus, telles de nombreuses énumérations de personnages et des dialogues anodins, qui amoindrissent l'intérêt de ce recueil. L'écrivaine ne parvient pas à offrir autre chose que des nouvelles simples, sans fioritures, à lire si vous avez envie de vous détendre, sans plus.

Lyne Felteau



## POÉSIE

### ÉLOGE DE L'INCONNU

François CHARRON

Les Herbes rouges,  
Montréal, 1998, 135 p.

Le parcours poétique de François Charron emprunte des voies tellement diverses que l'on a parfois peine à en suivre la logique. Depuis 1988, il nous semblait trouver dans cette poésie un discours métaphysique sur lequel il était possible de revenir sans cesse. Mais voilà que son récent recueil, *Éloge de l'inconnu*, diverge passablement avec tout ce qui précède. Il y a toujours cette question de l'être au monde qui perdure, mais qui donne souvent lieu à « un voyage baroque au sein d'un espace aux intonations multiples et aux contrastes inattendus ». Entre ces envolées lyriques et ses pensées profondes surgissent des images affleurantes, quelque peu anamorphiques de ce qui pourrait être une plongée assumée au cœur de l'essentiel : « La lumière d'une simple goutte d'eau/ de temps en temps nous rend visibles// ô bons seigneurs de l'économie,/ ô grands princes des ordinateurs et de la réussite,/ certaines de vos enquêtes auprès de l'opinion publique/ nous démontrent que nous ne sommes pas dits » (p. 35). Ce passage d'un niveau à l'autre ne se fait pas sans heurts et on peut s'interroger sur le bien-fondé de cette permutation continue. Dommage en effet qu'il n'y ait pas une plus grande constance et que le lecteur soit soumis aux aléas d'une parole à la fois dénonciatrice et affirmatrice. L'inconnu auquel renvoie Charron prend des teintes qui seraient plus assimilables dans un autre contexte que celui du recueil. Par contre, on peut se demander si le lecteur n'est pas lui-même en proie à cette peur de l'inconnu qui s'affirme dans le texte socio-politique.

Roger Chamberland

# La lumière d'une simple goutte d'eau

# Ces angoissantes questions métaphysiques gagnent en intensité

## LES MURS DE LA GROTTE

Hélène DORION  
Éditions de la Différence,  
Paris, 1998, 93 p.

Avec les années, la poésie d'Hélène Dorion a acquis une maturité et un style qui la placent parmi les meilleurs poètes du Québec, voire de la francophonie. *Sans bords, sans bout du monde*, paru en 1995, nous révélait une poésie d'une rare élévation spirituelle que vient confirmer la parution des *Murs de la grotte*. Chaque poème, chaque strophe, voire chaque vers tombent à point nommé, comme si l'exigence de trouver la formule juste et le terme approprié hantait l'écrivaine.

Tous commence par ces inscriptions sur les murs de la grotte où les premiers humains ont laissé leurs sens de l'univers en héritage à ceux qui viendront. Dorion scrute ces signes et les interroge en parcourant le trajet du vivant, de la naissance à la mort. Le rapport

d'adresse est souvent dirigé vers le lecteur, sans exclure la présence d'un je lyrique, qui cherche à donner forme et force à aux questions fondamentales qui nous habitent tous : d'où venons-nous ? qui sommes-nous ? où allons-nous ? semble demander la poète à la suite de Gauguin.

Ces angoissantes questions métaphysiques gagnent en intensité dans chacun de ces poèmes sans que jamais ne soit atteint le point de résolution qui les rendrait caduques : « Il n'existe aucun chemin ;/ la quête que nous poursuivons/ repose en chaque chose approchée/ en chaque instant qui délivre ses clartés.// Le temps ne s'écoule pas. Le temps/ brûle à nos côtés, silencieux/ et bordé de roc qu'il fissure/ lentement, dans le désert intérieur.// Aucun chemin. Juste quelques pas/ à la lisière de l'aube » (p. 76).

*Les murs de la grotte* est ce genre de recueil que l'on traîne avec soi et que l'on lit tranquillement, méditant le sens de chaque poème. N'est-ce pas là le signe que nous sommes en présence d'une grande œuvre ?

Roger Chamberland

## POÉSIE

### TU ME TROMPES AVEC UN OISEAU

Denis VANIER  
Les Herbes rouges,  
Montréal, 1998, 78 p.

L'avantage avec Denis Vanier c'est que d'un, recueil à l'autre, nous sommes certains de retrouver un ton et un style auxquels nous sommes habitués. *Tu me trompes avec un oiseau* ne fait pas exception à la règle. Le recueil abonde d'images surréalistes qui expriment un mal de vivre profond qui touche à la fois le poète et tout ce qui l'entoure : « Je ne sais pas vivre,/ mais que m'endurcir/ dans la lente discipline des choses,/ savourer la vitesse de l'obscurité/ là où on ne vit plus (« Garde du corps »). La descente aux enfers rimbaldienne n'est pas un objectif à atteindre pour Vanier qui semble vivre cette condition depuis bon nombre de recueils. *Tu me trompes avec un oiseau* marque une étape de plus, un moment pas encore définitif vers la destruction finale.

Roger Chamberland

# un mal de vivre profond





# descente aux enfers

RÉCITS

## NE ME QUITTEZ PAS !

Guy PERREAULT  
Triptyque, Montréal,  
1998, 113 p.

Le recueil de récits *Ne me quittez pas !* est composé de trois textes fragmentés où sont mis en scène la révolte et le refus de personnages placés devant une situation de séparation (divorce ou mort de l'autre). Leur descente aux enfers les conduit à une démenche profonde.

Dans « Eaux mortes », un homme tente d'oublier la femme avec qui il partageait sa vie : il veut lui parler, lui dire qu'il ne peut la quitter, mais en semble incapable. Il boit de la bière constamment et urine partout dans son appartement, seule façon pour lui de s'extérioriser. « La petite au fond de la baignoire » met en scène un couple devant leur fillette de six ans, décédée. Refusant la mort, ils lui donnent un dernier bain où ils croient la voir revivre. La mère devient de plus en plus hystérique ; la dépouille, conservée dans l'eau, se décompose peu à peu. Dans une situation similaire, un vieil homme, protagoniste du texte « Étoile froide », refuse de croire à la mort de sa compagne. Notant quelques fictives manifestations de vie du cadavre, il continue à satisfaire ses besoins sexuels bestiaux sur le corps de celle avec qui il partageait autrefois des rites scatologiques, poussant l'irrespect de la dépouille jusqu'à la mutiler profondément et à la conserver en morceaux au réfrigérateur.

Dans une écriture froide et simili-poétique, Guy Perreault présente des situations d'horreur dont les antécédents supposés heureux sont complètement évacués, ne laissant au lecteur que la démenche des person-



nages. Des scènes scatologiques et bestiales composent principalement ces textes dont la fragmentation, trop systématique, n'apporte rien au contenu

(les deux premiers comportent des segments d'une dizaine de lignes tous séparés par un triple astérisque, le troisième présente pour chaque page un segment long dans le haut et un court dans le bas). Exercices de style ou construction d'un exemple type pour la psychanalyse, ces récits présentent néanmoins quelques caractéristiques du genre, dont l'absence marquée de quête, l'impossibilité de mener à terme un parcours. Cet ouvrage, dont la lecture apparaît particulièrement difficile, ne parvient pas à transcender les actes d'êtres psychotiques, ce qui aurait exigé de quitter la simple description morbide.

René Audet

## ADIEU, VIVE CLARTÉ...

Jorge SEMPRUN  
Gallimard, Paris, 1998, 250 p.

Après *L'écriture ou la vie*, publié il y a quelques années, Jorge Semprun poursuit dans *Adieu, vive clarté...* le récit autobiographique de son adolescence. Dans *L'écriture ou la vie*, les années de guerre et d'après-guerre, surtout le séjour à Buchenwald et le retour à la vie, étaient rapportées ; dans *Adieu, vive clarté...*, c'est à rebours que Semprun ressasse son existence, puisqu'il revient aux années trente, celles de l'exil et de l'apprentissage.

Fils d'un républicain espagnol diplomate à La Haye, Semprun, lors de la chute de la République, devient pensionnaire au lycée Henri-IV à Paris. Il a quinze ans, c'est en février 1939. Apatride, il commence alors son apprentissage de la condition d'exilé. Les difficultés sont nombreuses : apprendre le français, apprendre à survivre dignement, à passer « l'âge d'homme » sans oublier ses racines. Grâce au soutien

de membres du groupe « Esprit », il se débrouille plutôt bien que mal, entamant une réflexion philosophique à travers ses études.



C'est aussi, comme tout récit initiatique adolescent, la découverte du monde féminin, celle de l'indépendance et la recherche identitaire. À travers le fil de ses souvenirs, le Semprun d'aujourd'hui retrouve le Jorge de quinze ans ; mais il cherche à aller plus loin encore, jusqu'à la Mère, celle qu'il a perdue tout enfant, dans un monde qui n'existe plus, celui de la République espagnole. Retour aux sources, oui, mais plus encore : retour à l'identité d'origine, perdue à travers l'exil, la guerre, les camps, la clandestinité du Parti communiste espagnol... « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans... », déclare d'emblée l'auteur au premier chapitre. C'est effectivement ce que ressent le lecteur, témoin d'une vie mouvementée, profondément engagée dans toutes les luttes historiques de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Le récit est divisé en quatre parties, structurées autour d'anecdotes particulières qui permettent au narrateur de créer des liens, de se rappeler au fil de sa mémoire, sans nécessairement respecter page après page la chronologie des événements. C'est un des attraits de l'œuvre, où, tout comme dans *L'écriture ou la vie*, le lecteur pénètre dans le récit sans avoir l'impression d'être dans une galerie de souvenirs soigneusement sélectionnés et expurgés. La liberté d'écriture de l'auteur est faite d'ouverture et de partage.

Sans aucun doute, *Adieu, vive clarté...* émeut profondément ; le rappel des années terribles entremêlées de souvenirs adolescents fait de l'autobiographie de Semprun un témoignage à la fois vivant et vigilant, histoire de nous rappeler d'où vient le monde d'aujourd'hui : le devoir de mémoire.

Viviane Paradis

# des exercices de style qui, tantôt éblouissent, tantôt laissent perplexes

REVUES

## ESTUAIRE

### De l'écriture du poème

Collectif, n° 89 (1997)

Le but avoué du collectif *De l'écriture du poème*, un numéro spécial de la revue de poésie *Estuaire*, consistait à donner la parole à de nombreux poètes québécois et à les inviter à « témoigner de leur expérience de la poésie ». Les sujets susceptibles d'être abordés ? La notion de genre, la modernité, le travail de réécriture, par exemple. Les poètes ? Claude Beausoleil, Paul Chamberland, Carole David, Jean-Marc Desgent, Louise Dupré et Paul Chanel Malenfant, pour n'en nommer que quelques-uns.

À ces poètes, on a accordé une grande latitude, de manière à laisser libre cours à l'expression de ces voix aussi disparates que très personnelles. C'est dans cette nécessaire indépendance que réside tout le mérite de cet ouvrage, mais aussi ses lacunes. Car on

sent rarement ici un réel souci de fournir quelque piste quant à la pratique concrète de l'écriture poétique. On a plutôt l'impression de parcourir des exercices de style qui, tantôt éblouissent, tantôt laissent perplexes. Quelques exceptions où l'on sent davantage un réel désir de communication, voire de pédagogie : « Un poème n'arrive que par accident » de Chamberland, et « Cela, oui, le poème » de Dupré.

À consulter, donc, si l'on a envie de lire de multiples variations sur le thème de la poésie. C'est souvent très beau, mais plus ou moins éclairant. Tout dépend de ce qu'on souhaite y trouver. Pour ma part, j'ai été un peu déçue...

Christiane Lahaie

## CAHIERS DE THÉÂTRE JEU

### Le réalisme au théâtre

Collectif, n° 85 (décembre 1997)

Le numéro 85 des Cahiers de théâtre *Jeu* aborde enfin la fondamentale et fort complexe question du réalisme au théâtre. Étant donné la prégnance de cette esthétique au sein de l'activité théâtrale québécoise, il devenait urgent d'en exposer les tenants et aboutissants, et ce, par le biais d'une multiplicité de points de vue à la fois dynamiques et stimulants. On y souligne, entre autres, à quel point le réalisme théâtral a finalement peu à voir avec le concret ; il demeure une construction symbolique, appelée à être décodée avec plus ou moins de rigueur.

Alors que Louise Vigeant opte pour l'objectivité, en abordant le réalisme selon un angle historique, des praticiens de la scène québécoise actuelle, notamment Anne-Marie Cadieux et Sophie Clément, s'expliquent sur leur parti pris réaliste. De son côté, Jean Cléo Godin fait un tour d'horizon de cette esthétique présente au Québec depuis les débuts de notre dramaturgie, puis François Archambault et Michel Laprise discutent de cas particuliers, soit les pièces *15 secondes* et *Fenêtre sur qui ?* Cet important dossier est complété par l'étude de la représentation de *La maison Amérique* d'Edward Thomas, telle que montée par Le Théâtre de la Manufacture.

Ce numéro de *Jeu* me semble particulièrement instructif, puisqu'il montre en quoi on confond trop souvent réalisme artistique et quotidien, et de quelle manière le théâtre, à même ses

règles et ses possibilités iconiques, arrive à transcender le réel.

Christiane Lahaie

ROMANS

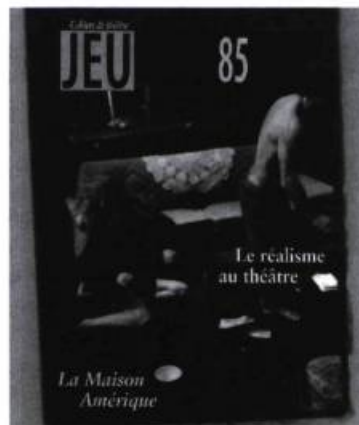
## UNE DOUZAINÉ DE BEIGNES POUR LE SERGENT

André TRUAND

Québec Amérique, Montréal, 1998, 352 p.

Pour son premier roman, André Truand nous offre un véritable polar présenté à la façon « Vaudeville policier en trois actes » (acte I : Deux bœufs dans un vaudeville ; acte II : Des cadavres jusqu'aux chevilles ; acte III : Un pouette dans un jeu de quilles) dont la construction séquentielle n'est pas sans nous rappeler nos chères téléséries. Mais cette fois, l'intrigue délaisse les rues brumeuses de Scotland Yard pour investir la petite banlieue sans histoire de Laval-des-Rapides. Les sergents-détectives Danseret et Dumulon sont les piliers du service des enquêtes de cette ville et, de toute évidence, les plus grands mangeurs de beignes trempés au miel du territoire desservi par les Bon-Beigne-Café. De quoi redonner voix à Rock et Belles Oreilles ! Mais leur quartier insupportablement paisible se transforme soudainement en petite New York.

Au sortir d'une soirée particulièrement enivrante, Jeannot et Renaud Danseret, le fils du sergent-détective du même nom, sillonnent péniblement l'allée principale du Mont-de-La-Salle, qui ressasse le souvenir vaporeux d'une fille au parfum ensorceleur, et s'occupe de libérer ses tripes d'un certain trop-plein. Dans un éclair de lucidité, Jeannot se rappelle qu'il a donné rendez-vous à Serge Chicoine, l'apprenti caïd de l'école, histoire de lui régler quelques petites dettes de drogue. Il abandonne son ami, prend ses jambes à son cou, rejoint l'étang où il est attendu, mais avec seulement la moitié de la somme convenue. Qu'à cela ne tienne ! Chicoine est généreux et se paie du reste en assommant le mauvais payeur. Les choses se compliquent quand on retrouve, le lendemain, enfoui sous les buissons, le cadavre de



# Transcender le réel

Chicoine complètement défiguré. Le suspect numéro un ? Jeannot bien sûr, que seul le gardien de sécurité semble pouvoir identifier pour l'avoir vu s'enfuir le soir du crime. Mais bientôt les cadavres se multiplient, et Jeannot passe ses nuits avec son alibi[e] ; et nos deux chevrons sergents-détectives ne savent plus où donner de la moustache. Les choses deviennent cependant un peu plus pressantes quand l'une des victimes s'avère être nul autre que Mike Lachance, homme de main du Caïd Bonnard ; c'est que les chefs de police, dans ce genre d'histoire, sont si naturellement corrompus qu'on s'étonnerait beaucoup ne de pas les voir magouiller avec les organisations criminelles. Pourtant, tout porte à croire que les crimes ne viennent pas du milieu. C'est donc Olivier Fougère, dit Ollie, la tierce personne du trio choc formé avec Jeannot et Renaud, qui permettra d'approcher le mystère. Tel un apprenti Sherlock Holmes qui pourrait se targuer de ne rien envier à Poirot, il saura tirer les vers du nez d'un paquet de Marlboro en apparence banalement jeté près de l'étang. Il nous plongera avec lui dans un embrouillamini de conjectures qui auront ce pouvoir magique de nous confondre plutôt que de nous éclairer. Mais le duo mangeurs de beignes aura tôt fait de reconnaître l'aide sinon le secours de « valeureux Fouilleur de Raies » et ne manqueront pas de le décorer d'une douzaine de médailles trempées au miel !

Faisant honneur au genre, André Truand nous tient en haleine avec une intrigue bien ficelée débordante d'humour. Ainsi, même si l'enquête de la « voilaille assermentée » nous fait craindre le pire pour certains personnages que l'on croit tour à tour coupables trop sympathiques, trop jeunes, trop amusants, tout se termine dans les règles de l'art : dans une finale accélérée, l'on découvre que les véritables assassins

avaient échappé à nos soupçons. Vous en doutez ? Vous savez ce qu'il vous reste à faire. *Une douzaine de beignes pour le sergent* est un divertissement qui nous plonge non seulement dans un habile jeu d'intrigues, mais qui nous fait goûter tout le plaisir des mots.

Marie-Renée Lavoie

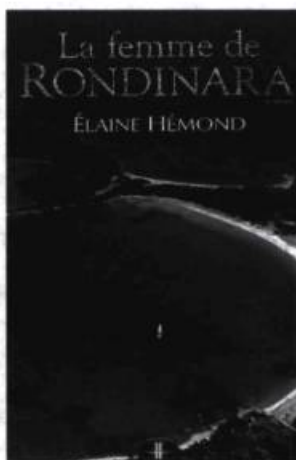
## LA FEMME DE RONDINARA

Élaine HÉMOND

Les Éditions JCL, Chicoutimi, 1998, 166 p.

Rondinara est une anse méditerranéenne située au sud-est de la Corse. Fort prisée des estivants, elle ne compte toutefois que deux habitations occupées le reste de l'année : une vieille cabane où loge Ernst, un ancien légionnaire au grand cœur, et le Bétabel, bateau reconverti en demeure pour une femme meurtrière et ses deux enfants. Sous ses allures paradisiaques, Rondinara tient lieu de purgatoire. Sylvaine y livre en effet une lutte désespérée pour la survie de son âme, après la mort volontaire d'Antoine, « son homme ». Soutenue par ses fils, elle n'aura que sa plume et le douloureux souvenir d'une tragédie pour se relever de l'agonie que lui a léguée son défunt mari. Dans son journal, Sylvaine retrace l'histoire d'un malheur qu'il convient de qualifier métaphoriquement d'insulaire : celui de l'amour d'un homme pour un peuple, pour une nation qui n'en finit plus de mourir.

Ce premier roman d'Élaine Hémond, aux allures fortement autobiographiques, est lauréat du prix de La plume saguenéenne en 1997. Le séjour d'une dizaine d'années de l'auteure en Corse lui a sans doute permis de rendre avec justesse l'« exotisme » et le trouble d'un lieu géographiquement détaché du Québec. Elle a su, aussi, transposer cet univers dans un langage québécois relevé. La valeur et la



complexité de la trame narrative représentent une des plus belles qualités de cette œuvre. La multiplicité des temps de la narration, de même que l'insertion périodique d'extraits du journal de Sylvaine font voler le lecteur au-dessus de l'histoire, comme Antoine et Sylvaine lors de l'imaginaire *chasse-galerie* qu'ils s'inventèrent en Corse. On peut reprocher à la psychologie du roman de ne pas atteindre de hauts sommets. Blâme qui vaut bien un compliment : quelques pages supplémentaires n'auraient pas nui à cette œuvre. Après tout, lorsque l'on a quelque chose à dire, il ne faut pas se gêner...

Marc-Antoine Tanguay-Lauzière

## VENDREDI SOIR

Emmanuèle BERNHEIM

Gallimard, Paris, 1998, 107 p.

Ce tout petit roman d'Emmanuèle Bernheim prend pour cadre une situation particulière : les fameuses grèves parisiennes où la ville devient pratiquement paralysée. Dans ce contexte, l'inhabituel peut survenir.

Vendredi soir. Laure quitte le lendemain son appartement pour aller vivre avec François. Les boîtes sont remplies, les meubles attendent sagement les démenageurs, bref, tout est prêt. La jeune femme a été invitée à dîner chez des amis ; pratique, dans sa condition actuelle, sauf qu'il y a grève de transport à Paris. Lorsqu'elle prend sa voiture, Laure comprend son erreur, jamais elle n'arrivera à temps à ce dîner. En tentant plus ou moins vainement de poursuivre sa route à travers les bouchons de circulation, elle comprend sa situation privilégiée : non seulement elle a un moyen



# L'irruption de l'inattendu dans une vie bien réglée pourrait bouleverser bien des choses

de transport, mais elle est au chaud, par cette froide soirée d'hiver, contrairement à tous les auto-stoppeurs. Elle finit par en embarquer un, ce qui changera sa soirée, sa nuit, et peut-être même son existence.

L'irruption de l'inattendu dans une vie bien réglée pourrait bouleverser bien des choses, c'est ce que Bernheim illustre dans *Vendredi soir*. Le personnage de Laure, qui semble déjà avoir un quotidien assez ordonné, se dirige vers une vie apparaissant encore plus fermée, où plusieurs éléments représentant l'autonomie (avoir sa voiture, son chez-soi, choisir ses propres vêtements, etc.) vont disparaître, parce que « demain, pour la première fois de sa vie, elle vivrait avec quelqu'un » (p. 13). Ce *Vendredi soir*, c'est l'occasion de briser la routine, la possibilité de changer le cours des choses. L'histoire prend alors une tournure initiatique, où Laure se re-

trouve face à la possibilité de choisir le cours de sa vie.

Écrit en petites phrases hachées, comme la pensée de Laure, le roman de Bernheim nous entraîne dans les réflexions erratiques du personnage, confronté au choix entre suivre un chemin balisé, sans surprise, et s'aventurer dans la brousse. Un roman pour les adeptes de l'écriture minimaliste.

Viviane Paradis

## SELF

roman traduit par Hélène Rioux  
Yann MARTEL  
XYZ éditeur, Montréal,  
1998, 284 p.

À la manière d'un Jackson Pollock triturant les tubes de couleurs, les atmosphères scripturales de Yann Martel s'inscrivent du même éclat que les immenses aplats du maître. Avec son dernier roman, *Self*, Martel est tout aussi édifiant en ce qui concerne l'art de la déstabilisation que l'expressionniste américain. Pendant presque cent pages, l'auteur nous entraîne au cœur de l'enfance du personnage principal où ironie, humour et tragédie bousculent l'éphéméride du destin. Ce n'est qu'après ce grand coup de patte fait à l'existence, après avoir cru à tous ces tumultes racontés, que nous, lecteurs, sommes désarçonnés.

Toutes les bases acquises depuis le début du livre s'écroulent, tout ce que l'on pensait savoir est mis en doute, celui que l'on croyait être n'est que subterfuge, qu'une ruse habile où éclate le thème de l'identité. Yann Martel donne à l'enveloppe charnelle qui contient l'identité (ce que l'on est profondément) la texture de la pâte à modeler. Il la rend malléable. Alors, ce

qui semblait n'être qu'une simple promenade dans la vie d'un personnage, que le récit de souvenirs épars d'un narrateur écorché dans son âme, se transforme en une cavalcade époustouflante, une course exténuante à la recherche de soi et de l'autre. La tragé-

die qui tache un quotidien, la souffrance indélébile est-elle permutable d'un corps à un autre ? Souffre-t-on autrement lorsque l'on est une femme, si on est un homme ? Peut-on se sauver des blessures que nous inflige l'existence, celles qui font des pustules à notre mémoire, en empruntant pour quelques pages, pour quelques heures, pour toute une vie, et ce, avec l'aide de quelques mots, le corps et l'identité de notre antagoniste ? Voilà ce que *Self* tente de résoudre. « [...] la peur et la tristesse firent partie de mon existence. [...] Je ne sentais ni la masculinité ni la féminité [...] » (p.58-59).

La plume de Yann Martel réussit avec autant de virulence que de finesse à juxtaposer les émotions du texte avec la disposition typographique des mots. Ainsi, vers la fin de son roman, terreur et douleur s'inscrivent, prennent forme et se déploient sur la page, nous laissant haletants comme son personnage subissant l'avalanche le plus complet. Par cet agencement textuel, le corps devient ce volcan en éruption d'où la larve identitaire s'écoule.

La lessive, la cuisson des carottes et la masturbation sont des processus liés à la transformation selon Yann Martel. Il n'en tient qu'à vous de découvrir ses explications savoureuses et quasi poétiques sur ces divers sujets. Pour l'écrivain, seulement deux éléments demeurent inchangeables : l'amour, le vrai, celui qui s'incarne sous et sur la peau ; l'identité, la profondeur de ce que l'on est essentiellement comme individu. C'est donc avec audace que l'identité dans *Self* de Yann Martel devient plus qu'une giclée de sperme, plus qu'une mouillure entre les jambes, plus qu'une langue... française, anglaise ou hongroise... Elle déborde des sens, du sens. À lire absolument en se prenant pour un autre...

Bianca Fullum

## SAINTE-BOB

Philippe DJIAN  
Gallimard, Paris, 1998, 282 p.

Avec Djian, on peut s'attendre à tout...et à rien. *Sainte-Bob* est le dernier roman de la trilogie commen-



## un chant d'amour où la poésie, le désir, les rêves et les souvenirs s'entremêlent

cée avec *Assassins* et *Criminels*. Trois romans aux histoires saugrenues, aux personnages qui ont disjoncté et aux univers pour le moins tordus. Le dernier en lice ne fait pas exception : Luc Paradis, un écrivain à la recherche de l'inspiration salvatrice, essaie de se remettre du départ d'Eillen, sa dulcinée des temps passés, qui s'est mariée, voilà trois ans avec Thomas son meilleur ami. Il vit seul pour un temps, consulte sa psy, jusqu'au jour où son ex-belle-mère débarque pour trois mois, le temps de s'acheter une maison. Tout irait pour le mieux si Josiane, la nouvelle pensionnaire, une sexagénaire particulièrement bien tournée, n'éveillait pas sa concupiscence. Et vogue la galère malgré la différence d'âge et les liens qui auraient pu les retenir. Mais rien n'y fait, surtout lorsque Djian est derrière la plume ! Cette idylle se mesure à la densité érotique qui s'en dégage et à l'ampleur des rumeurs s'intensifiant dans le petit village de Sainte-Bob. Mais le retour d'Eillen pour mettre fin à cette aventure et le pacte qu'elle établit avec Luc nous réservent des rebondissements insoupçonnables. Djian aime bien les finales qui se règlent à coups de couteaux ou de fusils et les scènes sanglantes. *Sainte-Bob* ne fait pas exception à la règle mais là s'arrête le résumé que l'on peut en faire au risque de tout dévoiler.

Beaucoup d'amateurs de Djian ont décroché à la parution d'*Assassins* et il ne fait aucun doute que ce dernier roman ne changera rien à leur opinion car Djian a bien changé depuis *Bleu comme l'enfer* et *37, 2 le matin*, les deux romans qui l'ont placé à l'avant-scène. Et pourtant, il y a encore les mêmes préoccupations que jadis, mais le monde de Djian est devenu un lieu fermé sur lui-même où l'air est vicié avant même qu'on l'ait respiré. « Plus une décision est stupide, plus elle est facile à prendre », écrit-il à la première ligne de son roman ; réflexion faite, ce roman m'indiffère, mais je vous en suggère malgré tout la lecture sous réserve que vous acceptiez les personnages de Djian tels quels tant ils sont devenus retors et pervers.

Roger Chamberland

### QU'EST-CE QUI PASSE

#### ICI SI TARD ?

Gabrielle POULIN

Prise de parole, Sudbury,  
1998, 124 p.

Gabrielle Poulin est une écrivaine discrète mais néanmoins prolifique qui confirme son indéniable talent dans son sixième roman, *Qu'est-ce qui passe ici si tard ?* Ce titre, quelque peu étonnant, voire déroutant, ne traduit ni la densité de l'émotion qui se dégage de l'œuvre, ni l'extrême dépouillement d'une écriture poétique et vibrante qui n'est pas sans rappeler celle d'Anne Hébert.

L'intrigue se déroule en trois heures tout au plus. C'est le temps alloué à Marie-Ève Lavallée, l'héroïne, pour réussir son examen final, une dissertation, dans le cadre du cours de poésie qu'elle a suivi avec le professeur Jacques Durocher. Ce dernier en est à une ultime présence dans une salle de classe puisqu'il doit prendre sa retraite au terme de cette surveillance et de la correction des copies. La jeune femme, qui l'aime en secret, décide finalement, en s'inspirant des quatre vers d'autant de poètes soumis à l'examen, de lui adresser, dans une écriture d'une rare beauté, une déclaration d'amour en rappelant, par de multiples retours en arrière, comment a évolué ce sentiment à mesure que la session a progressé. Un événement tragique, qu'il faut taire pour ménager l'intérêt d'éventuels lecteurs, survient avant la fin de la séance et Marie-Ève quittera la salle sans remettre sa copie.

Récit construit d'une main de maître où alternent une narration à la troisième personne et une narration à la première personne — le devoir de Marie-Ève écrit en italique —, *Qu'est-ce qui passe ici si tard ?* est un vibrant hymne à la vie, car « [s]i fragile la présence dans le temps./ tellement éphémères l'appel et la réponse... ». C'est aussi — et cela n'est pas nouveau dans les romans de Gabrielle Poulin —, un chant d'amour où la poésie, le désir, les rêves et les souvenirs s'entremêlent. Sont aussi exploités les thèmes de la fragilité du temps qui passe et de l'intensité du regard : Marie-Ève se sait observée et le profes-



seur de poésie est conscient qu'il n'a pas le droit, en raison de son âge et de la position qu'il occupe, de communiquer autrement avec cette étudiante, poète elle aussi, qui s'est démarquée des autres étudiants du groupe. *Qu'est-ce qui passe ici si tard ?* illustre encore, à l'heure des nouvelles technologies de l'information et des communications, les difficiles rapports entre deux êtres qui s'aiment, mais qui sont incapables de communiquer par la parole. Heureusement pour le lecteur ! Car l'informatique n'a pas encore remplacé l'écriture. Vive-ment le prochain roman ! J'allais oublier la note de Marie-Ève : A+.

Aurélien Boivin

# Quête du Saint-Graal

## PROMENADES

Sylvie CHAPUT

L'instant même, Québec, 1998,

Il y a dans le nouveau roman de Sylvie Chaput, *Promenades*, ce petit quelque chose de doux n'appartenant qu'aux jours qui bâillent à la face de la ville. Un couple se promenant sur l'immensité des plaines d'Abraham se voit confronté à l'échéance de leur vie en commun. Au fil des pas de Louis et d'Hélène, dix années d'existence à tout partager se verront transformées en d'infimes trajectoires dans le passé de ce qui fut, dans le présent de ce qui reste et dans l'avenir de ce qui demeurera. Sylvie Chaput possède ce que l'on peut appeler une belle plume et une façon extraordinaire d'utiliser la sobriété pour raconter les événements qui déchirent les êtres. L'histoire est belle, mais sans plus. C'est comme si cette délicatesse du ton, cette pudeur des mots et justement cette trop grande sobriété de l'écriture donnaient au récit une incroyable lenteur, une égalité qui aplanit les soubresauts des âmes qui s'affrontent, une linéarité qui évite les contours de la douleur. L'amour de Chaput manque de flamboiement, de vigueur. Ainsi la trame narrative se retrouve à l'étalement tout comme le fleuve qui coule avec monotonie devant les yeux des amants. Si les journées de mai bâillent avec douceur dans *Promenades* de Sylvie Chaput, moi je me suis tout bonnement endormie.

Bianca Fullum

## LA BLESSURE DE JONATHAN P.

Judith CABAUD

L'Âge d'Homme,

Lausanne, 1998, 195 p.

(Collection « Contemporains »)

La blessure de Jonathan P. est le premier roman de l'Américaine Judith Cabaud. Enseignante vivant en France, elle l'a écrit dans la langue de sa nouvelle patrie. Musicienne, habituée du Festival de Bayreuth consacré à la musique de Wagner, elle semble avoir tiré du musicien allemand un goût pour le récit initiatique inspiré des légendes médiévales.

Transposer la légende de la quête du Saint-Graal au XX<sup>e</sup> siècle n'est pas une idée nouvelle (qu'on pense simplement au troisième volet des *Indiana Jones* de Spielberg...). Le renouveler est une autre histoire. *La blessure de Jonathan P.* est l'histoire du fils orphelin d'un immigrant juif russe, élevé à Brooklyn, qui s'avère être le « innocent rendu clairvoyant par la pitié », celui qui pourra rapporter au Roi Pêcheur, Amfortas, la lance que son frère utilisa pour tenter de le tuer, le blessant alors d'une plaie inguérissable. De Brooklyn à une île mystérieuse, l'adolescent part en quête, d'abord pour comprendre les visions dont il est victime, ensuite pour mener à bien sa mission.

On voit que l'auteure connaît à fond les légendes entourant celle du Saint-Graal ; le problème du récit, contrairement à plusieurs tentatives du genre, n'est donc pas la qualité ni la variété des sources. Il se situe plutôt dans l'écriture elle-même : les fils narratifs sont assez voyants, le vocabulaire et la syntaxe, corrects mais sans étincelles. *La blessure de Jonathan P.* se situe dans le domaine de la fantaisie légendaire, certes, mais ce type de récit se doit d'être un tant soit peu crédible. Dans le cas con-

## Judith Cabaud La blessure de Jonathan P.

Roman



L'Âge d'Homme

traire, une écriture solide et inventive, se tournant plus vers la fabulation (comme dans *Océan Mer* de

Barrico) comble les manques. Ce qui n'est pas vraiment le cas ici.

Viviane Paradis

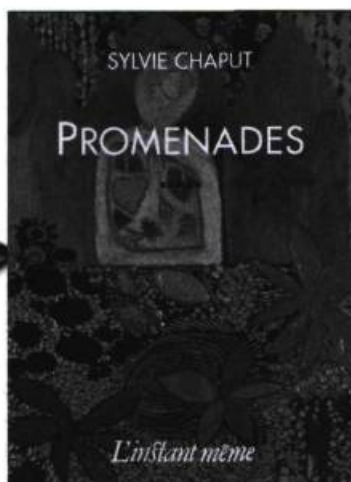
## LE BAL DE COTON

Marthe GAGNON-THIBAUDEAU

Les éditions JCL, Chicoutimi,

1998, 544 p.

Ouzième roman de Marthe Gagnon-Thibau, l'une des auteures les plus prolifiques et les plus populaires de l'écurie JCL, *Le bal de coton* se veut une grande saga, celle de trois ou quatre générations de la famille Boisvert. L'intrigue débute à Sainte-Marthe, petit village de la Mauricie, déjà rendu célèbre par le grand Félix Leclerc, qui y a passé une partie de son adolescence avant de gagner Québec puis Montréal. Septième et dernier fils de la famille, Roméo a la chance de faire des études de médecine, contrairement à ses frères et sœurs qui poursuivent la tradition et s'installent, comme leurs parents, sur une terre. Tout se déroule sans heurt tant que les parents sont là pour les aider et les rassembler. Mais, à leur mort, la discorde s'installe et Roméo devient la cible de ses siens au moment du partage de l'héritage, lui qui, pourtant, se montre d'une générosité exemplaire à leur endroit. Une telle injustice le blesse profondément et le plonge dans une longue dépression dont il met des mois, voire des années à se remettre, après avoir renoncé à l'exercice de sa profession et s'être expatrié à Saint-Firmin, petit village situé non loin de Rivière-du-Loup où, incognito, il tente de refaire sa vie en se consacrant à l'agriculture. Il connaît des années de bonheur jusqu'au jour où il reçoit une visite inattendue, celle d'un beau-frère



## des personnages tristes, désespérés, désabusés

qui lui confie l'éducation de son fils Félix, injustement traité par sa mère, qui l'a pris en grippe. Les deux hommes s'entendent à merveille et deviennent de véritables complices. Un jour, Félix, devenu adolescent, rencontre, lors du traditionnel bal de coton organisé annuellement dans le village à la fin des classes, une belle jeune fille de la ville, Patricia, qu'il aime et qu'il épouse, quelques semaines plus tard, et qui lui donne bientôt, un fils, que Roméo considère comme son propre petit-fils, depuis la mort du véritable père de celui qu'il a pris en adoption. Roméo trouve aussi le bonheur, en épousant une riche veuve originaire du village mais qui a passé une bonne partie de sa vie aux États-Unis.

*Le bal de coton* saura sans doute plaire aux inconditionnels de Marthe Gagnon-Thibadeau, même si le narrateur omniscient n'est pas toujours convaincant. Certains passages me semblent de véritables hors d'œuvre, telles la visite de la belle-mère de Patricia, son aventure amoureuse avec un filou, l'arrivée inopinée d'Élisabeth, la veuve, et nuisent à l'unité de l'action qu'ils ralentissent au lieu de la relancer. Il faut toutefois reconnaître le talent de l'auteure à recréer quelques scènes du temps passé dans la plus pure tradition des romans de mœurs paysannes ou rustiques.

Aurélien Boivin

### EST-CE QUE JE TE DÉRANGE ?

Anne HÉBERT

Seuil, Paris, 1998, 138 p.

« Est-ce que je te dérange ? » C'est avec ces mots qui n'attendent pas vraiment de réponse que Delphine s'introduit chez Édouard, ainsi qu'elle le fait d'ailleurs en chacun de nous, « comme si elle voulait entrer de force dans [notre] sommeil, s'immiscer dans [nos] rêves les plus secrets ». Si on va à sa rencontre, elle n'en finira plus de revenir à la charge, à la fois fragile et forte, naïve et sûre d'elle, pleine de vie et tellement proche de la mort. Et nous serons les premiers surpris de constater, comme Édouard, toute la place qu'elle occupe subitement avec ses silences et ses babillages, ses espoirs

fous et sa tristesse infinie. Serons-nous agacés et désorientés par elle comme ce célibataire de trente ans qui, malgré une certaine fascination, refuse de se laisser entraîner vers les secrets dévastateurs de son enfance ? « Toutes pistes effacées, aucune trace des larmes gelées de mon enfance. Et si Delphine me dérange, c'est certainement à cause de ces larmes-là sous la mer enfouies ». Peut-être en deviendrons-nous amoureux, comme Stéphane, l'ami d'Édouard ? Ou bien serons-nous les premiers à l'accueillir dans son désespoir après la mort de sa grand-mère, à l'aimer, à la rendre enceinte puis à l'abandonner comme Patrick « aux yeux de biche » qu'elle a suivi de Québec à Paris ? C'est une jeune femme bien étrange. Comme « Ophélie, Iphigénie, Antigone et quelques autres créatures diaphanes, faites pour mourir tôt ».

Le dernier roman d'Anne Hébert met en scène des personnages tristes, désespérés, désabusés, froids et voraces, mesquins, des mal aimés, le vide au cœur et la glace dans l'âme. Seule Delphine semble faire exception, elle qui fuit la mort, laquelle pourtant la suit aux trousses ; Delphine si vieille et si jeune à la fois, capable de tout pour qu'on s'occupe d'elle. Femme-enfant, elle erre dans un monde qui n'a guère de place pour elle. Elle appartient déjà à la mort avant même de naître à la vie. Il n'est guère étonnant qu'elle meure dès la première ligne du roman.

On reconnaît bien sûr dans ce récit des thèmes et des images chères à Anne Hébert. Mais on y trouve en même temps une écriture renouvelée, pleine de ressources. Les images à la fois fortes et retenues refusent le lyrisme débridé comme le réalisme excessif. Elles nous dérangent dans leur charge émotive qui vibre à l'horizon du texte sans justement l'investir tout entier. Au lecteur de se laisser entraîner au-delà des glaces, des froidures et des gels de toutes sortes, au-delà de la « dure

mémoire interdite », au-delà de la nuit et des ténèbres vers l'eau vive enfin libérée et prête à tout inonder par le pouvoir de l'écriture et de la lecture.

Maurice Emond

### LE BOUT DE LA TERRE

Yan MUCKLE

Boréal, Montréal, 1998, 288 p.

Yan Muckle a déjà fait paraître quelques nouvelles dans divers périodiques en plus de remporter le 1<sup>er</sup> Prix du Concours de nouvelles de Radio-Canada et celui de la revue *Critères*.

*Le bout de la terre* est un premier roman dont on se doit de souligner la maîtrise de l'écriture et un sens du récit plutôt rare pour un auteur qui s'est adonné aux genres narratifs brefs. Alexis Soares, le narrateur, nous raconte sa vie qui est une recherche de soi à travers l'amitié et l'amour de Sarah et de Pietro. Tout tourne autour de ces trois personnages qui se perdent et se retrouvent jusqu'à ce que la mort de Pietro et la réclusion du narrateur dans un refuge marquent un nouveau départ. Rien ne fait au narrateur : sa vie commune avec Sarah tourne au vinaigre et elle le quitte pour partir en voyage avec Pietro, son ami de toujours, sa carrière dans le théâtre d'avant-garde à Montréal échoue et il



## une écriture renouvelée, pleine de ressources

s'enfuit dans la campagne de Lotbinière où une veuve lui permettra d'occuper une cabane de chasseur sur sa terre durant un long hiver. Dès lors, il trouve à donner sens à sa vie et cherche à renouer avec ses amis d'antan. Sarah est en appartement avec un autre homme et Pietro est mort mystérieusement lors d'un séjour en Amérique du Sud. Alexis Soares se rend à Santa Fe au Venezuela, une petite ville au bord de la mer, où son ami est disparu afin de chasser les vieux fantômes et se libérer de Pietro qui exerçait une trop grande emprise sur lui. C'est là que se complétera la transformation du narrateur qui, dorénavant, pourra s'affirmer pleinement et assumer sa nouvelle conscience de soi. Il aura fallu bien des efforts et des souffrances pour qu'Alexis Soares devienne un nouvel homme.

*Le bout de la terre* est un premier roman réussi tant au plan de la qualité stylistique qu'à celui de la narration. Muckle nous réserve bien des rebondissements et il a su donner de la profondeur à ses personnages évitant l'écueil de les laisser agir et réagir de manière impulsive. Reste à voir si l'auteur aura le même souffle dans son deuxième roman ; chose certaine, voilà un auteur qui est à suivre.

Roger Chamberland

### CHAT SAUVAGE

Jacques POULIN  
Leméac et Actes Sud,  
Montréal et Arles,  
1998, 189[1] p.

Dès la première lecture du neuvième roman de Jacques Poulin, *Chat sauvage*, j'ai été séduit par le récit ainsi que par la manière du romancier, comme d'habitude. Est-ce parce que je suis un incondicional de Poulin ? Dans cette histoire, en apparence simple comme toutes celles de l'auteur, mais combien complexe, au fond, j'ai découvert le même désir viscéral de tendresse et d'amour, le même besoin essentiel des êtres de communiquer entre eux, d'établir des ponts quelque part, de lever le voile sur des aspects pudiquement camouflés de leur existence. Il reste des points d'interrogation à la

fin du récit ? Bien sûr ! Et c'est ce qui nous fait aimer ses romans.

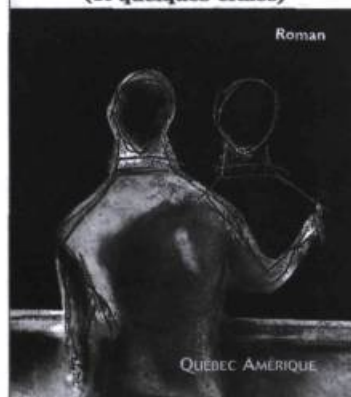
Cette jeune fille un peu farouche, ce « chat sauvage », en quelque sorte le double — variable, bien sûr — de la Petite dans *Le vieux Chagrin*, cette fille donc a besoin d'être lentement, doucement, affectueusement apprivoisée. C'est ce que tente le narrateur Jack (encore le même prénom), un « scribe », un écrivain public toujours en train d'écrire, entre deux étreintes avec sa compagne Kim, des curriculum vitae, des lettres officielles et parfois, de plus en plus souvent, des lettres d'amour pour les autres. Or, l'un de ses clients, un vieil homme hésitant, étrange, caléchier de son état (comme Simon dans *Mon cheval pour un royaume*), Sam Miller, n'a-t-il pas quelque chose à voir avec Macha, cette fille « décrochée » que le hasard des rencontres semble enfoncer davantage dans le mystère ? Quels rapports l'écrivain Jack établira-t-il avec l'une et l'autre ? Comment débrouillera-t-il l'énigme ? C'est à sa résolution que le lecteur est convié, mais en trouvera-t-il la clef, après l'enquête patiente que le narrateur mène avec Marie (encore une Marie), la serveuse du restaurant de la Place d'Armes, et la filature à laquelle il se livre en détective amateur ?

Les bonnes vieilles recettes éprouvées sont à nouveau mises à profit, mais ne risquent-elles pas de s'user, à la longue, est-on en droit de se de-



le même désir  
viscéral de  
tendresse et  
d'amour

### François Gravel Vingt et un tableaux (et quelques craies)



mander ? Pas encore, que je sache, quand on goûte toujours avec le même bonheur la délicatesse des sentiments, la discrétion du dit et du non-dit, la sobriété mesurée de l'écriture, la recherche constante du mot juste.

Gilles Dorion

### VINGT ET UN TABLEAUX (ET QUELQUES CRAIES)

François GRAVEL  
Québec Amérique,  
Montréal, 1998, 168 p.

François Gravel est bien connu en littérature de jeunesse, notamment avec *Klonk*, qui remportait en 1994 le prix Alvine-Belisle. Cette fois, l'auteur, sans s'adresser directement aux jeunes, en parle avec beaucoup de respect et d'amour et montre l'importance qu'il leur accorde chaque jour.

Dans *Vingt et un tableaux (et quelques craies)*, l'auteur brosse un portrait juste et sensible du professeur de cégep, figure devenue floue à force d'être caricaturée par l'opinion publique. En vingt et un courts textes, donc, Gravel nous fait vivre une session dans la peau d'un prof d'économie, du trac de la rentrée (« Le rendez-vous ») à la remise des notes (« Les clés »), en révélant les beaux et les moins beaux côtés du métier. Mais ce qui remplit avant tout cette session, ce sont les jeunes (Yannick, Lydia, Julie, Miss Détresse, le Seigneur des Anneaux) que le prof, narrateur, dépeint d'un œil amusé et souvent attendri. Avec ce narrateur, derrière lequel on sent tout près l'auteur, nous sommes également



# l'univers quotidien de l'enseignement

invités à plonger dans l'univers quotidien de l'enseignement, à en voir pour ainsi dire les dessous (les stratégies de correction, les vieux trucs du surveillant, les pensées secrètes du prof épiaant ses étudiants... et étudiantes). Bref, le roman, s'il est composé de moments un peu disparates dans la vie d'un enseignant, intéresse justement par la simplicité du ton et la finesse d'observation qui parcourent ces morceaux choisis. Comme il le ferait dans un journal intime, Gravel livre ici, sans prétention et avec humour, ses impressions sur son métier, en greffant ici et là quelques mises en scène (dialogues prof-étudiant) qui ajoutent beaucoup de couleur au propos.

La lecture de ces *Vingt et un tableaux (et quelques craies)* fera bien sûr sourire ceux qui, comme Gravel, partagent la profession d'enseigner à des jeunes ; ils se reconnaîtront dans ces situations décrites avec une plume alerte. Pour les autres, le roman permet justement de leur faire voir, de l'intérieur, sans fausse pudeur, la vie quotidienne de l'enseignant... de la démystifier, peut-être, de l'humaniser, sans aucun doute.

Isabelle L'Italien-Savard

## ÉLOGE DE LA LUMIÈRE AU TEMPS DES DINOSAURES

Virginie LOU

Actes Sud, Arles,

1997, 179 p.

(Coll. « Générations »)

Cette collection des Éditions Actes Sud est peu connue et vise à privilégier des textes novateurs, écrits par des auteurs qui ont peu publié, mais dont les préoccupations sont orientées sur les problématiques actuelles.

Virginie Lou donne dans ce premier roman une œuvre dense dont le style incisif séduit et retient son lecteur. L'histoire tient à peu de chose : Solange, dite Sardine, tient une bouti-

que d'ébenisterie au rez-de-chaussée de la maison qu'elle habite avec Serge. Elle répare les vieux meubles qu'elle repeint et revend bon marché et coule une vie plutôt tranquille marquée parfois par les visites de Mona, sa meilleure copine. Tout va bien jusqu'au jour où un jeune de la « cité derrière » fait irruption dans sa vie et dans son corps. Solange vivra à la fois les pires moments de sa vie, mais ceux aussi qui lui feront prendre conscience de la complexité du drame qu'elle a vécu et de son incapacité à s'en détacher sauf par l'écriture. Personne ne peut lui venir en aide tant ce qu'elle a vécu touche ce qu'il y a de fondamental en elle.

C'est avec justesse que l'éditeur parle de « la grande intelligence et la grande sensibilité » dans l'écriture de V. Lou.

À la différence de bien d'autres romans qui traitent de ce même thème, celui-ci va plus loin et décrit cet univers fin-de-siècle des banlieues où les HLM deviennent des éco-

les du crime auxquels on reste indifférents à force de croire que le monde se contemple dans les pages d'un livre. Pour une fois, voilà un roman qui, comme un miroir sans tain, nous donne une vision crue d'une réalité tout aussi crue. Un livre-choc et une heureuse découverte.

Roger Chamberland

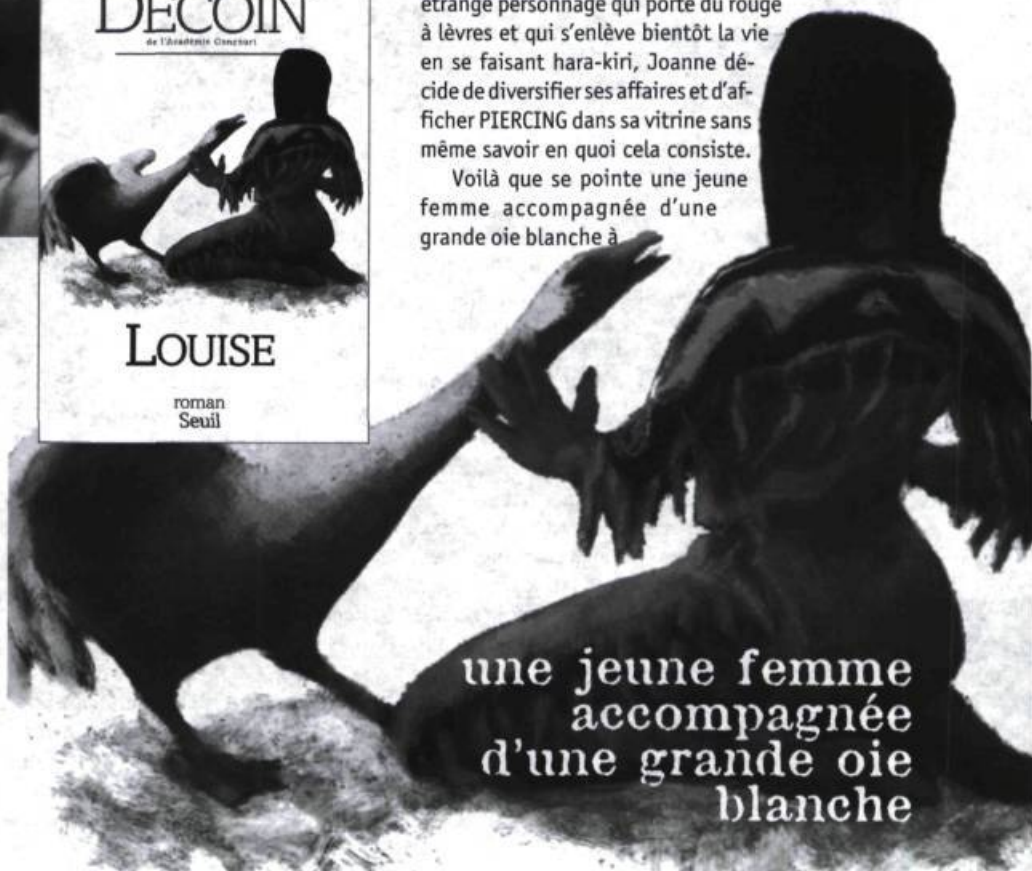
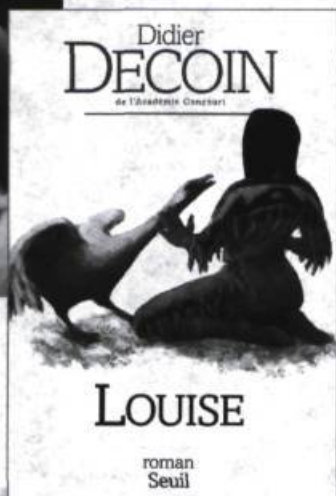
## LOUISE

Didier DECOIN,

Le Seuil, Paris, 1998, 378 p.

Dans l'île de Saint-Pierre-et-Miquelon, Joanne et sa mère Denise, kleptomane spécialisée dans les petites cuillères de pubs et restaurants, mènent leur vie dans l'ombre des souvenirs du grand-père, Gustin Guiberry, lui qui avait sorti l'île du marasme économique qui la menaçait en s'associant au célèbre Al Capone au temps de la prohibition de l'alcool aux États-Unis. Le salon de coiffure de Joanne, baptisé *Al's* en l'honneur du brigand, est déserté. Un matin, après le passage du comptable Hosokawa, un étrange personnage qui porte du rouge à lèvres et qui s'enlève bientôt la vie en se faisant hara-kiri, Joanne décide de diversifier ses affaires et d'afficher *PIERCING* dans sa vitrine sans même savoir en quoi cela consiste.

Voilà que se pointe une jeune femme accompagnée d'une grande oie blanche à



une jeune femme  
accompagnée  
d'une grande oie  
blanche

# Je n'aime pas la vie, et la vie ne m'aime pas

l'aile cassée et qui est bien décidée à se faire percer la langue. Les quelques jours nécessaires pour que Joanne puisse apprendre les rudiments de cet art tranchant vont servir le rapprochement de la coiffeuse et de Manon. Celle-ci a quitté Trois-Rivières en

revient de loin pour redéfinir le secret du bonheur. C'est aussi l'histoire de deux femmes qui vont apprendre à combler le vide de leur vie à l'aide d'un amour à la fois simple et complexe. D'ailleurs, il n'est pas innocent que l'auteur ait eu besoin, pour la toute

## LARRY VOLT

Pierre TOURANGEAU

XYZ éditeur, Montréal, 1998, 263 p.  
(Collection « Romanichels »)

Le premier roman de Pierre Tourangeau, *Larry Volt*, recrée le contexte de la fin des années soixante, alors que les bombes du FLQ ponctuent l'actualité de leur message sonore. Le narrateur et personnage principal porte un nom (en fait, un surnom, comme tous les autres personnages) qui convient bien au contexte évoqué : Larry Volt (lire à haute voix : la révolte). Larry a dix-huit ans. Il est étudiant dans un collège privé : le Séminaire de Saint-Suplice. Il est, bien entendu, révolté : contre l'enseignement qu'il reçoit, contre l'attitude bourgeoise de ses collègues étudiants, contre la société en général, contre les Anglais en particulier. Solitaire, il refuse d'adhérer à tout mouvement même lorsqu'il partage les idées qui y sont véhiculées. Ainsi il participera aux revendications et actions terroristes

à titre strictement privé : un soir, il kidnappera le PDG d'une société américaine, la United Motors, croyant avoir affaire à un Américain en qui il voit le symbole de l'aliénation économique des Québécois. D'abord dépité en constatant que sa victime est plutôt « le premier Canadien français à diriger la filiale canadienne de la United Motors » (p. 59), il s'ajustera à la situation et revendiquera, en échange de la libération de l'otage, l'arrêt de la fabrication des moteurs servant aux bombardements au Vietnam.

Cette anecdote montre bien que le personnage vit une révolte toute personnelle, alimentée par le contexte dans lequel il vit. C'est un jeune adulte à la fois désespéré et lucide, qui croit que la vie n'a rien à lui offrir : « Je



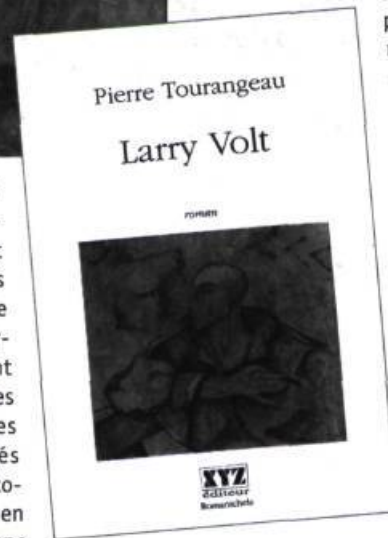
douce, se croyant responsable du suicide de son professeur de littérature. Ses pérégrinations l'ont menée dans une réserve indienne en bordure de la 138 où elle fut déclarée morte après une éprouvante danse de la Soif. Elle n'en retrouva cependant pas moins la vie après qu'un incident de transport eut permis que le *bodybag* dans lequel on l'avait placée soit déchiré pour la laisser choir tête première dans l'humus de la forêt. Joanne, quant à elle, vit d'espoir en attendant que les courts séjours annuels passés avec son amant voyageur de commerce (produits capillaires, bien sûr) lui procurent une maison avec hangar et bateaux située sur la Maine, avec chien chercheur d'épaves et enfants en option. Mais le retour forcé de l'oie au Québec va coïncider avec les désillusions de Joanne, ce qui va unir à jamais les deux femmes.

*Louise* est une fabuleuse leçon de vie servie par une femme-enfant qui

première fois, d'un personnage québécois puisqu'il croit sincèrement que les Québécois ont une plus grande ouverture d'esprit et sont plus disponibles à des « ailleurs » que les Européens étouffés par leur bagage historique. *Louise* intègre en toute innocence une part de merveilleux qui évacue magiquement les invraisemblances du roman. Decoin en profite pour rendre hommage au magnifique spectacle des oies de Cap-Tourmente.

*Louise* est le seizième roman de Didier Decoin qui a obtenu le prix Goncourt en 1977 pour son roman *John l'Enfer*. Il a été élu à l'Académie Goncourt en juin 1995.

Marie-Renée Lavoie



## reconstitution habile d'une époque

n'aime pas la vie, et la vie ne m'aime pas » (p. 263). Il vit pourtant de façon passionnée ses amours (avec Anna Purna ou Julie Corne) et ses dégoûts (La Marquise, Rémi Ami). Il est excessif, spontané, parfois violent pour défendre son espace vital. L'écriture rend bien compte de la personnalité de Larry. Le rythme est rapide, le langage plein de verve, les jeux de mots font des victimes. Malgré tous ses efforts pour se rendre antipathique, auprès des autres personnages comme auprès du lecteur, le narrateur échoue : sa passion et son mal de vivre le rendent très attachant.

Gilles Perron

### L'HOMME DE PAILLE

Daniel POLIQUIN

Boréal, Montréal, 1998, 253 p.

Curieuse histoire, étrange destinée que celle de Benjamin Saint-Durs des Illinois qui, dans le cinquième roman de Daniel Poliquin (son huitième ouvrage, les traductions exceptées), a troqué son identité pour celle de seigneur. Réparti en trois temps, sous le titre éponyme de « L'homme de paille », suivi de « Le muet » et complété par « Le théogame », le roman, que l'on pourrait qualifier d'historique en raison de la reconstitution habile d'une époque, celle qui s'étend de la prise de Québec par les Anglais en 1759 jusqu'au milieu de la Révolution française des années 1790, met d'abord en scène une troupe fort originale de comédiens ambulants formée par les impératifs de la survie. Par la suite, ces « acteurs » subiront divers avatars, pour occuper des rôles différents auprès du nouveau seigneur, blessé gravement à la tête et sombrant pour une période de plusieurs années dans une profonde catatonie. À son réveil, Benjamin revient à son naturel et ne cherche qu'à fuir son manoir et ses censitaires pour s'exiler sur les côtes du Labrador. D'où lui vient le surnom d'« homme de paille » dont on l'affuble ? Du fait que, lors de ses expéditions de toutes sortes, il dresse un épouvantail, mais aussi, devine-t-on aisément, parce qu'il a usurpé le titre de seigneur et qu'il n'en possède que les apparences, sans pouvoir réel.

La meilleure partie, la plus consistante, se trouve au « Livre premier » car on y suit les déplacements et les aléas de la troupe avant et pendant le siège de Québec. Puis la longue « dormition » du pseudo-seigneur, que sa blessure de guerre avait rendu muet, et les projets farfelus qu'il entretient entre deux quasi-réveils accusent un ton fantaisiste que ne dément pas le narrateur : « la fantaisie est plus vraie que l'histoire. On oublie les faits, jamais ce qu'on a imaginé » (p. 138). Quant au « Livre troisième », il m'est apparu passablement déroutant, sans doute à cause de la multiplicité des narrateurs qui se succèdent sans avertissement. Heureusement, l'auteur prend bien soin, à la fin de chacun des livres, de recoller les morceaux du puzzle. Une écriture désinvolte, où les clins d'œil complices et l'humour spontané le disputent à l'amour des mots, confère à l'ensemble une allure parodique qui emporte l'adhésion.

Gilles Dorion

### LA MÉMOIRE DES DORIAN

Olivier GARNIER

Lancôt, Outremont,

1998, 313 p.

Olivier Garnier, professeur de batterie à Chicago et originaire de Paris, nous livre, à l'aube de la trentaine, un tout premier roman.

Qu'ils aient été paysans, maréchaux-ferrants, artistes, commerçants ou vagabonds, tous les ancêtres Dorian ont, au moment où ils l'ont jugé opportun, écrit leurs mémoires qu'ils ont ensuite placés dans l'armoire familiale. Lorsqu'Aimé Dorian, le seul véritable écrivain de la lignée Dorian, découvre enfin l'incalculable trésor, les mille ans d'histoire de sa famille finissent par lui peser, puis l'étouffer ; le devoir et le besoin d'écrire l'anéantissent. Sa femme meurt en accouchant d'une fille morte qui marque du coup celle de la tradition puisque seuls les mâles sont appelés à écrire leurs mémoires. Aimé détruit tout. Qu'elle n'est pas sa surprise quand il découvre que sa fille, laissée en tutelle au domaine familial plus de vingt ans auparavant, avait tenu à ce que son fils garde son nom, Dorian.

La question de la tradition des mémoires refait donc surface au moment où Aimé, déjà vieux, se trouve en pleine gloire littéraire à Paris. Il abandonne ses projets et se lance dès lors dans la réécriture accélérée des vies de ses ancêtres, tout en faisant croire qu'il s'agit d'une série de romans historiques. Culpabilité tardive, défi personnel, devoir ancestral ? Aimé est depuis toujours prisonnier, comme tous les Dorian, « d'une mémoire qui ne leur fiche jamais la paix ». Un mystère plane cependant tout au long du roman : un des manuscrits jadis a été substitué par une feuille sur laquelle on peut lire « Comprendre n'est rien, créer est tout ». C'est Coltrane, le dernier des Dorian, élevé par son grand-père qui veut ainsi racheter son absence auprès de sa fille, qui mettra au jour ce secret si bien gardé.

Cette véritable fresque épique nous fait découvrir des parcelles de vies étalées sur mille ans d'histoire, mais surtout la passion quasi dévastatrice qu'est l'écriture, passion qui se double, sans que cela nous surprenne, de celle de la musique. Ces témoignages sont truffés d'aphorismes bien ficelés qui ont la force de réduire en quelques mots le résultat de toute une vie de réflexions. *La mémoire des Dorian* nous confronte à la dure réalité sans chercher à nous épargner des déceptions. Un premier roman somme toute réussi : aurons-nous droit au solo de batterie promis ?

Une toute petite chose à déplorer : les coquilles oubliées dans la présente édition distraient parfois l'attention.

Marie-Renée Lavoye



# Parcours sans détour

La méthodologie enfin attrayante  
et accessible pour le secondaire  
et les études supérieures



Marie-Chantal Espinasse  
Josée Bergeron  
Lisette Richer  
Marcel Camerlain

232 pages  
21,50 \$ + TPS

1. La présentation d'un travail  
- Pour un parcours sans fautes
2. Le plan  
- Pour donner du corps à ses idées
3. Le résumé  
- Pour des mots qui comptent
4. Les questions d'examen  
- Pour mieux répondre et mieux réussir
5. La prise de notes  
- Pour des idées qui restent
6. La gestion du temps  
- Pour arriver à temps
7. L'étude  
- Pour réussir son parcours



Association québécoise  
de pédagogie collégiale

## POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE ET POUR COMMANDER

Téléphone : (514) 328-3805  
Télécopieur : (514) 328-3824  
Courrier électronique : [info@aqpc.qc.ca](mailto:info@aqpc.qc.ca)  
Site Web : <http://www.aqpc.qc.ca>

# nuits d'angoisse et d'insomnie

## NAISSANCE DES FANTÔMES

Marie DARRIEUSSECO

P.O.L., Paris, 1998, 158 p.

À vingt-neuf ans, Marie Darrieussecq signe un deuxième roman qui abandonne le style quelque peu satirique de *Truismes* pour se construire, comme l'avoue l'auteure, sur des bases quasi scientifiques, relevant plutôt, cette fois, de la « physique-chimie ». Pourtant, *Naissance des fantômes* est un roman né d'une réalité toute bête : Marie Darrieussecq a peur dans le noir et ne peut dormir seule. Ainsi, nous découvrons l'histoire d'une femme qui, ayant comme à son habitude négligé d'acheter la baguette pour le repas du soir, voit son mari descendre les cinq étages de l'immeuble qu'ils habitent vers la boulangerie pour ne jamais en revenir. Qu'advint-il de lui ? Elle ne le saura jamais. La disparition de celui avec qui elle partage toutes ses nuits depuis sept ans la plonge dans les affres d'une bizarre nouvelle vie où elle se retrouve vulnérable aux fantômes que le souffle de son mari ne peut plus effrayer. Elle vivra des nuits d'angoisse et d'insomnie dans lesquelles ses chimères d'enfance pourront venir à nouveau hanter l'obscurité, la forçant à garder les bras et les pieds sous la couette pour échapper à « des griffes, des dents, des ventouses ». La narratrice s'engouffre dans le cauchemar d'une « vérité physique : l'absence de [s]on mari » qui la déchire d'une douleur telle qu'elle en viendra à s'accoutumer à la présence « moléculaire » de son mari ; Marie Darrieussecq voulait d'ailleurs écrire « un livre très dense qui parle d'évaporation ».

Notre narratrice-héroïne, contrairement à celle de *Truismes*, est très instruite, ce qui explique toute la richesse de l'écriture prêtée cette fois par l'auteure au personnage. En découle un récit brodé de métaphores extraordinaires qui parviennent à donner un caractère tangible aux fantômes venus combler, chez cette épouse déchirée par l'incompréhension de ce qui arrive, « la marée d'équinoxe de l'absence ». D'aucuns auront raison de parler d'aventure kafkaïenne, car tout le génie de l'oeuvre tient au crescendo d'une angoisse quasi-métaphysique dans lequel cette narratrice très présente arrive à nous entraîner, tout en s'attachant à décrire les choses d'un point de vue scientifique.

Avec ses 158 pages — exactement le même nombre que pour *Truismes* — *Naissance des fantômes* pourrait être considéré comme une novella. Si, pour son premier roman (1996) vendu à 300 000 exemplaires et traduit en 34 langues, il fut déjà question de consécration, ce deuxième titre est sans nul doute ce qui nous permet aujourd'hui de parler de la confirmation d'une écrivaine.

En décembre dernier, Marie Darrieussecq soutenait sa thèse de doctorat en littérature française à l'université Paris-VIII-Denis-Diderot et se voyait décerner la mention « très honorable » avec les félicitations unanimes du jury. Elle a dû revoir et parfaire longuement sa thèse puisqu'aux dires de son directeur de recherche, Francis Marmande, le comité attendait de pied ferme l'auteure du phénoménal *Truismes*. Dans sa conclusion, il est possible de lire ce qui justifie l'intérêt de l'auteure pour le sujet de ce deuxième roman : « Dans mon enfance, il y avait des fantômes autour de moi, les miens, silencieux et présents. » Il semble donc que cette jeune femme passionnée de littérature, qui s'avoue même un peu embêtée par ses deux moi opposés, l'écrivaine et l'enseignante, ait le pouvoir de s'arracher les mérites tant de la recherche littéraire que de l'écriture de fiction.

Marie-Renée Lavoie